

PATRICK PAPAZIAN
&
MRS ROBINSON

Le cocker du sexologue

Au cœur des consultations

Avertissement

Les situations qui sont décrites dans cet ouvrage sont toutes inspirées de consultations médicales qui ont existé. Les thèmes abordés sont variés, parfois légers et amusants, parfois tragiques comme, par exemple, les violences conjugales, le viol, l'excision, l'intolérance ou le rejet : les sexualités humaines sont plurielles, la sexologie l'est aussi. Les récits et détails ont été modifiés et mélangés, afin, notamment, de préserver l'anonymat des patients, mais j'ai souhaité décrire le plus fidèlement possible le quotidien d'un médecin sexologue (et de son cocker, enfin... surtout de son cocker), qui mêle, souvent dans la même consultation, rires, larmes et réflexions sur la vie et ses turpitudes.

Un entrelacs de nos amours parfois trop humaines.



« Les chiens parlent,
mais seulement à ceux
qui savent écouter. »

Orhan PAMUK.

« Écouter la forêt qui pousse
plutôt que l'arbre qui tombe. »

Georg Wilhelm Friedrich HEGEL.



Préambule

« Je n'ai jamais eu de problème auparavant. Jamais ! J'étais même plutôt... ardent. Mais tous ces soucis, la retraite qui n'arrive que dans trois ans, le cancer du sein de ma femme, le petit qui rate médecine... et mon diabète, avec les piqûres d'insuline et tout le bazar. Et le toit à refaire, qui coûte un bras. Ça fait beaucoup pour un seul homme. Forcément, ça doit jouer, tous ces petits tracas, non ? Alors, en bas, bah... ça ne veut plus. Ça ne marche plus. La seule chose qui pourrait nous donner un peu de plaisir, à Jacqueline et moi, on n'y a plus droit. Je ne suis plus un homme, docteur, je ne suis même plus un homme. Alors j'ai pensé que peut-être, une petite pilule pourrait aider, vous en pensez quoi ? Ce n'est pas trop mauvais pour le cœur, ces machins-là ?



LE COCKER DU SEXOLOGUE

Docteur, j'ai senti une langue me lécher le mollet... mais c'est quoi ce machin poilu sous votre bureau ?

— Oh, désolé monsieur Guichard. C'est mon cocker ! Mrs Robinson ! Vous savez, comme dans la chanson : *And here's to you, Mrs Robinson, Jesus loves you more than you will know, oh oh oh*. Elle est endormie depuis plus d'une heure dans son panier à nos pieds, j'ai omis de vous la présenter quand vous êtes entré. C'est... mon assistante, en quelque sorte.

— Votre cocker... elle est bien mignonne ! Et affectueuse, avec ça ! Bon, docteur, dites-le-moi si je suis bon pour la casse, hein. Je me ferai une raison et on achètera un Scrabble avec Jacqueline, c'est bien, aussi, le Scrabble ; au moins ça fait réfléchir. »



ROYAUME

Un ciel de bois, beige foncé, brut, veiné. Un délicieux courant d'air frais qui passe d'une ouverture à l'autre, qui circule entre le médecin et son patient, charriant un flot de mots tantôt légers, tantôt lourds. Courant d'air provenant de la fenêtre arrondie sur la gauche du bureau, laissée ouverte aussi souvent que la température extérieure le permet. Afin que je n'aie pas trop chaud.

Ma couche est un panier d'osier recouvert d'un coussin moelleux en tartan, orné d'une broderie représentant deux bonhommes bâtons avec un cercle en guise de tête et un triangle pour le kilt, ramené cette année d'Écosse. En haut du coussin, une inscription écrite de manière enfantine : « Patrick et Gaëtan, ensemble depuis vingt ans »,



mes deux papas, que j'appelle P. et G. dans ma tête, pour simplifier.

Collé à mon ciel de bois, depuis le siècle dernier sans doute, un chewing-gum mauve desséché arôme fraise des bois. Je le fixe parfois pendant de longues minutes en me concentrant sur les paroles du patient. J'ai déjà donné des coups de langue, mais la saveur est diluée par les décennies, mes papilles n'ont pu capter que d'infimes particules de goût chimique évoquant tout sauf la nature. Je préfère me perdre dans les nervures de mon ciel de bois, qui rappelle nos longues promenades dans la forêt qui jouxte le cabinet médical.

Cet endroit sous le bureau, c'est mon royaume.

Je ne lui ai pas encore trouvé de nom, mon royaume, tout simplement. Un espace abrité, à la fois ouvert et fermé, un lieu où je reste et où vos paroles vont et viennent.

Mon royaume est cloisonné de part et d'autre par des tiroirs qui coulissent en grinçant plusieurs fois par jour. Dans le tiroir supérieur gauche sont disposés les ordonnances de Patrick, le tampon du docteur (mon papa, donc), un stéthoscope rarement utilisé et un otoscope, souvenir



d'études de médecine qui prend la poussière. Je le nomme « Tiroir du Commandeur ». Puis le tiroir inférieur gauche : plein de gadgets à vertu pédagogique. De faux pénis en caoutchouc dans lesquels Patrick, enfin, P., plante avec assurance, devant des patients inquiets, des aiguilles, telles des poupées vaudous pour conjurer le mauvais œil de l'impuissance. Des clitoris de toutes les couleurs qui amusent les femmes (et étonnent les hommes). « Regardez, regardez comme cet organe est grand, noble, intelligent, vous aussi vous avez une merveille entre les jambes, il n'y a pas que le pénis ! », répète inlassablement P. Et des anneaux en plastique, des préservatifs externes et internes, des échantillons de crème, lubrifiants et autres onguents, des comprimés factices, des Playmobil pour expliquer les positions sexuelles... Ce tiroir, je l'appelle la « Boîte à Malices ».

Passons du côté droit de mon royaume. En haut, un tiroir qui ne contient qu'une chose, une pochette rectangulaire en cuir souple et noir, d'où sortent des mouchoirs en papier. Quand P. ouvre ce tiroir, c'est un signal entre lui et moi. Le plan d'urgence est déclenché : je pose ma tête sur les pieds de la personne, je lui lèche la main, je



l'invite à caresser mes oreilles, et je contracte ma vessie, car je sais que la consultation va se prolonger et que les larmes vont éloigner l'heure de ma sortie. En fin de journée, c'est pire : le dîner risque d'être retardé et ça, c'est une très mauvaise nouvelle pour mon estomac. Ce tiroir, c'est la « Boîte à Malheurs ». Ceux de la personne qui consulte, mais un peu les miens aussi pour les raisons expliquées précédemment.

Enfin, le tiroir du bas, le dernier que nous explorons ensemble : mon préféré. S'y mélangent des friandises au goût bœuf, des morceaux d'os aromatisés au fromage, les chocolats dont Patrick raffole, aux emballages vivement colorés avec lesquels j'aime jouer quand ils tombent à côté de la poubelle, il y aussi des laisses et mon collier pour nos folles aventures entre deux patients, mes balles qui font « pouet », et une carte de la forêt de Fontainebleau gribouillée de traits au crayon, souvenirs de longues randonnées entre pins, fougères et bruyères. Ce dernier tiroir, je l'ai évidemment nommé « Paradis ». Quand il est tiré par Patrick, seules de bonnes nouvelles peuvent me parvenir, et je laisse systématiquement échapper un petit jappement joyeux au son grinçant de son ouverture.



ROYAUME

J'ai évoqué la poubelle : nous cohabitons harmonieusement avec ce réceptacle métallique situé à côté de mon panier, le long des tiroirs gauches. Elle accueille des merveilles : des emballages de sandwich dans lesquels une truffe avertie peut retrouver, parfois, miettes et morceaux de jambon, les mouchoirs en papier de la Boîte à Malheurs souvent humides, parfois couverts de produits de maquillage aux parfums enivrants, que je récupère pour les mordiller rêveusement, les emballages de bonbons et chocolats que je subtilise pour décorer mon panier ; une dame y a même déposé un matin un demi-croissant après avoir appris que son mari lui a transmis un gonocoque, je m'en suis régalé.

Sous la poubelle et mon panier, un petit tapis persan aux motifs complexes, gris et bordeaux, recouvert de mes poils malgré les passages réguliers de l'aspirateur. Une sorte de trait d'union entre le mobilier, les humains, et moi, un tapis volant qui nous emporte, consultation après consultation, dans le monde merveilleux de l'amour et du plaisir.

Un dernier détail pour décrire mon royaume : ce morceau de chips au bacon coincé depuis des



mois sous un pied du bureau. Je sais qu'il est là, je le sens à pleine truffe, et il me perturbe, ce petit trésor. J'essaie plusieurs fois par jour de l'attraper par des mouvements de la patte, de gratter le tapis pour le libérer de sa prison, pour sentir son croustillant sous mes crocs et son arôme salé envahir mon palais. Il m'obsède, je pense à lui en arrivant le matin au cabinet, j'alterne des moments d'optimisme et de désespoir à son sujet, je lui jette un dernier regard le soir en partant : « Tu ne perds rien pour atteindre, chips de malheur. Tu verras demain... tu verras. » C'est mon caillou dans la chaussure ou plutôt la petite épine enfoncée dans le coussinet, M. Chips. Il pourrait me déconcentrer, mais je reste professionnelle. Car ce royaume que je viens de vous décrire, c'est mon lieu de travail, mon cabinet de consultation, dans lequel je tiens entre mes pattes toutes les amours et tous les zizis du monde, pour les soigner.



MRS ROBINSON

Mais je manque à tous mes devoirs, je n'ai même pas pris le temps de me présenter convenablement. Mrs Robinson (prononcer *Missise*, « madame » en anglais, et Ro-bine-sone, merci, comme dans la chanson de Simon & Garfunkel), adorable cocker spaniel marron et blanc âgée de 5 ans, pratiquant la sexologie clinique depuis mon plus jeune âge. Enfin, exerçant une activité parallèle à celle de mon papa (je l'appelle « papa », l'idée de maître me déplaît fortement, et je le désigne par « P. », pour Papa, Patrick, c'est Pratique).

Nous nous sommes réparti l'espace équitablement : il exerce son art médical au-dessus du bureau et, parfois, sur la table d'examen. De mon côté, j'ai investi l'espace sous le bureau. Et la



sexologie, je l'ai apprise sur le tas, enfin, surtout sous la table. Comme un patou, ces chiens de troupeaux élevés quand ils sont encore chiots avec des moutons et persuadés qu'ils sont eux-mêmes des moutons, j'ai fini par me persuader que j'étais sexologue, par imprégnation.

Ces cinq années d'expérience en sexologie m'ont donné, je le confie sans aucune prétention, un sens de l'analyse aiguisé, et, parfois, mes conclusions ne convergent pas avec celles de mon illustre confrère « du dessus ».

Tenez, pas plus tard que la semaine dernière, cet homme de la cinquantaine qui venait pour un problème d'érection et qui a répondu à la question « fumez-vous ? » par « je n'ai jamais fumé, docteur ». Bobard ! Pas de chance pour lui, ma truffe a détecté les molécules de tabac sur ses doigts avant même qu'il n'entre dans le bureau. Connaissant la crédulité de P., malgré ses quarante et quelques années de vie, il a dû noter « tabac : 0 » dans le dossier. Et passer à côté d'une cause vasculaire potentielle à son petit souci sexuel. Certains diraient que nos travaux sont complémentaires, et je suis prête à accepter cette interprétation.



Ce qui me fascine dans la pratique de la sexologie, c'est la mise à contribution de toutes mes capacités sensorielles canines. L'écoute attentive évidemment, j'ai deux grandes oreilles pendantes et soyeuses qui n'attendent que les confessions et les questions les plus délicates. L'odorat, vous l'avez compris, qui me permet de détecter des signaux subtils qui échappent aux humains, ces messages muets du corps qui explosent dans mon museau, de manière parfois agréable (ah, les parfums des femmes qui viennent questionner sur l'amour, quelle ivresse !), parfois moins (l'hygiène et notamment celle des parties génitales, on en parle ?).

La vue n'est pas mon fort, mais je parviens à discerner certains détails qui complètent mon analyse, vestimentaires notamment. J'aurai l'occasion de vous en reparler.

Quant au toucher, je peux vous assurer qu'une caresse sur ma tête ou la façon de plonger sa main dans mon poil m'en dit tellement sur votre capacité à être sensuel ou à prendre du plaisir ou en donner que vous rougiriez si vous lisiez dans mes pensées.

Bref, ma pratique de la sexologie se base sur une palette riche d'informations, mais aussi de



sensations et d'instinct, et je n'hésite pas à parler de « sexologie cockerienne », un courant en plein essor dont je suis le porte-flambeau.

Évidemment, ni P. ni les patients ne savent que je mène cette activité. Ils sont parfois surpris par mes réactions pendant les consultations, mais nous ne dialoguons pas vraiment : je réfléchis, P. parle, chacun sa mission. Du reste, je n'aime pas l'expression « oh il ne lui manque que la parole ! ». Je n'en ai nul besoin pour me faire comprendre.

Le cabinet médical est situé en lisière de forêt de Fontainebleau, non loin du château. De la fenêtre du bureau de P., on peut apercevoir des pins, se dressant majestueusement et s'agitant parfois au vent, quelques charmes aux feuilles ovales et délicatement dentelées, des fougères qui bordent le chemin de randonnée, et parfois des sangliers venant chercher l'asile en période de chasse. Une biche apeurée est même passée il y a quelques mois, pour le plus grand bonheur d'une patiente qui commençait à verser des larmes sur son défunt mari, elle y a vu un signe.

Il n'y a pas que de la sexologie au cabinet médical. Trois médecins y exercent leur spécialité ;



à côté de P. et moi, une dentiste, Marine, dont la jeunesse et l'enthousiasme donnent presque envie d'avoir des caries pour qu'elle vous soigne. Marine et moi avons « une relation très spéciale », comme elle le dit souvent. Je la considère un peu comme ma maman. J'adore plonger mon museau dans ses longs cheveux châains et fixer ses yeux verts qui sourient autant que sa bouche.

Et en face, c'est Didier, un grand brun de 39 ans, « un garçon tellement brillant qu'il est un peu effrayant », comme le décrit P.

Didier parle peu, agit beaucoup, un petit côté « droit au but » amusant pour sa spécialité.

Didier est proctologue, vous savez, le médecin du derrière. Comme il le dit avec beaucoup d'humour : « À nous trois, nous contrôlons tout ce qui rentre et sort du corps humain avec plus ou moins de bonheur. »

La salle d'attente est commune, et je m'amuse à deviner qui a rendez-vous avec qui, même si certains patients consultent deux, voire trois des médecins (enfin, pas la même journée). Marine me donne des friandises en forme de brosse à dents (évidemment), en me grattant le haut de la tête avec ses ongles, j'aime bien passer du temps



chez elle, même si le bruit de son instrument est un peu désagréable pour mes oreilles sensibles. Et le mardi, je suis en garde chez le proctologue, car P. consulte à l'hôpital, dans lequel je n'ai pas le droit d'entrer. Je n'ai pas suivi de double cursus sexologie/proctologie, n'exagérons rien, mais ces vacations régulières chez Didier me permettent d'avoir quelques bases sur les hémorroïdes et la constipation, ce qui peut toujours être utile.

Notre cabinet médical porte un nom charmant : le cabinet des Mésanges, parce qu'il y a de nombreuses cabanes à oiseaux dans la petite cour où Didier va fumer sa cigarette entre deux patients, et que les mésanges, pour des raisons quelque peu mystérieuses, adorent y nicher sous le regard attendri de notre secrétaire. Car nous avons une secrétaire, Margot, qui me refille des morceaux de jambon en cachette et qui a presque toutes les qualités sauf cette odeur de chat siamois qui imprègne ses vêtements, j'ai eu l'occasion de croiser ce drôle d'animal lors d'un dîner chez elle. Margot, c'est « une main de fer dans un gant de latex : efficacité militaire et précision chirurgicale », pour reprendre les mots qu'utilise Didier pour la décrire.



MRS ROBINSON

Au cabinet des Mésanges, l'ambiance est souvent à la rigolade, et comme le dit Micheline, la boulangère : « Qu'on soit dévasté par une douleur dentaire, un chagrin d'amour ou un furoncle mal placé, c'est toujours un bonheur d'aller se faire triturer chez vous ! »

Je parle, je parle... mais la journée de consultation commence et il est grand temps de recevoir les premiers patients, retrouvez-moi dans ma tanière aux pieds de P.

Partons à la découverte de ces amours humaines, avec curiosité et bienveillance.